

# CARMEL

de Amos Gitai

Sortie le 13 octobre 2010\*



## DISTRIBUTION

### AD VITAM

71, rue de la Fontaine au roi

75011 Paris

Tél. : 01 46 34 75 74

[contact@advitamdistribution.com](mailto:contact@advitamdistribution.com)

[www.advitamdistribution.com](http://www.advitamdistribution.com)

## RELATIONS PRESSE

### LE PUBLIC SYSTEME CINEMA

Alexis Delage-Toriel & Agnès Leroy

40, rue Anatole France 92594 Levallois-Perret cedex

Tel : 01 41 34 20 32 / 21 09 - Fax : 01 41 34 20 77

[adelagetoriel@lepublicsystemecinema.fr](mailto:adelagetoriel@lepublicsystemecinema.fr)

[aleroy@lepublicsystemecinema.fr](mailto:aleroy@lepublicsystemecinema.fr)

[www.lepublicsystemecinema.fr](http://www.lepublicsystemecinema.fr)

---

\* Efratia Gitai : Correspondance 1929-1994 / Livre publié le 14 octobre 2010 chez Gallimard

« C'est un poème sur les gens  
Ce qu'ils croient et ce qu'ils veulent  
Et ce qu'ils croient vouloir  
Même si peu nombreuses sont les choses sur cette terre  
Qui méritent notre intérêt  
Et c'est un poème sur ce que les hommes font  
Car ce qu'ils font  
Est plus important que ce qu'ils n'ont pas fait  
Et c'est un poème sur les êtres humains  
Sur ce qu'ils ressentent dans la nuit bleue  
Qui chante l'hymne des caravanes  
Et comment ils goûtent au sable  
Dans l'avion en flammes  
Qui s'abat en sifflant  
Comme un chant de deuil ardent  
Et pour finir  
Ce sont des poèmes de guerre  
Ecrits sur un bureau  
Alors qu'elle fait rage  
Sans pitié. »

Poème de Nathan Zach, extrait du film, lu par Jeanne Moreau

## Carmel, un film comme un arbre

C'est un film qu'il faudrait voir sans en rien savoir. Justement parce qu'il est tissé de tant d'éléments qui lui préexistent, et qui s'inscrivent dans d'innombrables filiations, parcours, chambres d'échos. *Carmel* est un film végétal, un film arbre - et qui surprend de la part du cinéaste architecte qu'est Amos Gitai, si doué pour dresser des plans, fussent-ils très complexes, si talentueux pour organiser selon la logique propre à chaque réalisation l'agencement des idées, des images, des personnages. Ici il s'agit d'autre chose. C'est qu'au principe du film se trouve un mystère - un mystère qui, comme dans toute œuvre d'art digne de ce nom, n'a pas à être percé ou éclairci, mais dont l'œuvre doit se nourrir.

Ce mystère se déploie à partir d'une question qu'on pourrait définir comme celle de l'identité, mais en laissant au mot son indécision, la multiplicité des sens qui y répondent. Car cette identité est sans doute celle de l'homme qui se nomme Amos Gitai, mais elle se déploie sur l'écran, dans le temps et dans la lumière, selon des combinaisons de forces aussi riches et invisibles que la manière dont un arbre, pour grandir, se nourrit de soleil et d'eau, de sels minéraux et du passage des oiseaux et des insectes, du vent et de la terre.

Il faut donc souhaiter aux spectateurs une sorte d'innocence, et de disponibilité d'esprit, pour se brancher sur le métabolisme en action qu'est le film. Il sera bien temps ensuite d'en détailler les sources et composants, comme un botaniste peut analyser les ingrédients chimiques qui se combinent pour faire vivre et croître un grand arbre. De reconnaître par exemple, dans ces scènes évoquant la prise de Jérusalem et la destruction du Temple par les Romains en 70 avant Jésus-Christ, à la fois un événement fondateur dans l'histoire du peuple juif, une référence omniprésente dans la diaspora puis le sionisme, un retour d'un thème que Gitai a lui-même traité à de multiples reprises, notamment lors de deux mises en scène de théâtre, sous le même intitulé, *La Guerre des fils de lumière contre les fils des ténèbres*, à plus de 15 ans d'écart (à Gibellina et à Venise avec Hannah Schygulla, à Avignon et à l'Odéon avec Jeanne Moreau) d'après le maître-livre de Flavius Josèphe. Ramifications, assonances et dissonances, où l'idéologie jusqu'au-boutiste de Massada comme les effets de miroir déformant entre l'image antique des Juifs contre les Romains et l'image moderne des Palestiniens contre les Juifs émettent des ondes troublantes.

Amos Gitai est, aussi, un plasticien du cinéma, qui de longtemps travaille la matière même des images et des sons, expérimente les ressources de leur malléabilité. Même sans connaître ses œuvres expérimentales de jeunesse, on se souviendra des images mutantes de *Promised Land*, ou de l'utilisation singulière du pare-brise d'une voiture en mouvement pour faire cohabiter plusieurs espaces, plusieurs époques, plusieurs régimes de récit, dans *Journal de campagne* puis, si différemment, dans *Free Zone*. Ou de son sens de l'installation, perceptible aussi bien dans le triptyque *House/Une maison à Jérusalem/News from Home*. Cette recherche au long cours porte de nouveaux fruits dans *Carmel*, par la manière très particulière dont le film fait se frôler, parfois se fondre et parfois se caresser ou se repousser des éléments visuels et sonores de natures entièrement différentes.

Un seul principe d'unité donne sa légitimité à ses cohabitations et interférences, et ce principe s'appelle Amos Gitai, auteur et matière du film. Rien de moins narcissique pourtant que ce film-là. Passé la belle séquence d'archives au présent sur une plage de partout et de

nulle part, séquence qui, au début du film, intrigue sans rien affirmer, le cinéaste y apparaît comme ingrédient, ou comme agent activateur, pas du tout comme « sujet » du film. On pourrait d'ailleurs ne pas savoir non plus qui est cet homme, il pourrait être Claude Rider dans *Je t'aime, je t'aime* d'Alain Resnais, ou le personnage sans nom de *La Jetée* de Chris Marker. De même qu'il n'est pas essentiel d'identifier cette jeune fille très belle qui flotte autour de la caméra et s'y mire comme l'héroïne de *La Belle et la bête*, et qui est la fille du réalisateur, de savoir que c'est bien son fils, Ben parti faire son service en pleine guerre contre le Liban en 2006, qui surgit dans cette station-service. Le dialogue de sourd avec le garagiste palestinien, ou la séquence tristement burlesque des jeunes soldats de Tshal incapable de s'organiser pour mener une opération de répression dans les territoires occupés sont de même nature que la présence des proches, la lecture de documents authentiques, officiels ou intimes, ou de grandes œuvres de la littérature.

Oui, Amos Gitai a été ce petit garçon jouant parmi les enfants d'un kibboutz, et il est bien le fils de cet architecte du Bauhaus, Munio Weinraub. C'est son propre rôle qu'il joue en 2009, là où il faillit mourir en 1973, le jour de ses 23 ans, dans l'hélicoptère abattu par un missile syrien, sur ce même plateau du Golan où il tourna 27 ans plus tard son film *Kippour* qui racontait cette expérience, là où nous voyons que la terre et les plantes racontent *en même temps* une autre histoire, plus immédiate et plus éternelle.

Et alors ? Personne ne sait tout cela, que convoque le film. Pas même Amos Gitai - il n'était pas là quand sa mère Efratia écrivait ces lettres à sa fille Keren alors âgée de 3 ans, lettres que lit sous nos yeux sa femme Rivka à Keren qui a maintenant 25 ans - entre ces femmes se passent et se sont passées des choses qu'il atteste sans les connaître. Personne ne sait tout cela, tout le monde en sait quelque chose. Le passé, l'histoire des historiens et celle des conteurs, la légende, la famille, la chronique, les documents, les mots et les images.

Une histoire juive, évidemment. Mais une histoire humaine, de toute façon. Tout le monde est né quelque part. Tout le monde est le fruit d'une histoire individuelle et collective, un fruit qui porte à son tour des graines. Gitai, lui, est né sur le Mont Carmel, au nord d'Israël, à côté de Haïfa. Cela traverse son œuvre de cent mille manières, depuis le début, inévitablement. C'est dans les fictions et les documentaires, ce sera dans le recueil des lettres d'Efratia que publie Gallimard ce mois d'octobre, en même temps que sort *Carmel*.

En se promenant dans ses souvenirs et dans ses sensations pour mieux exister dans le présent, Amos Gitai avait construit un livre, au début des années 2000, intitulé *Mont Carmel*. Il y écrivait : « *Les architectes créent des images d'architecture, pas des bâtiments. Peut-être par jalousie avec le spectacle offert par le cinéma. Mais les images qu'ils construisent sont rigides, et si elles croisent sur leur route un arbre ou une colline, elles l'écrasent tout simplement, pour que le dessin conçu soit exécuté sans modification. Ça fait penser parfois à ces producteurs qui souhaitent que les réalisateurs exécutent un scénario à la virgule près.* » Dans *Carmel*, les arbres et les monts sont à leur place, les humains aussi, c'est à dire partout.

Jean-Michel Frodon

# The New York Times

## Echos des guerres passées pour un Israélien contemporain

Carmel est un poème cinématographique dense, parfois impénétrable, où s'entrecroisent des réminiscences personnelles et des fragments de l'histoire israélienne. Amos Gitai a donné à son film le nom du mont surplombant Haifa, sa ville natale. Le film s'ouvre sur un prologue composé de photos du cinéaste traversant la plage. On entend les échos des premières notes de la Symphonie n°1 de Mahler. Puis nous basculons dans une reconstitution du siège de Jérusalem par les Romains au premier siècle après J.-C., lors de la destruction de la ville et du Temple par l'armée du futur empereur Titus.

L'évocation de la bataille se fait par des surimpressions de plans d'affrontements de soldats en fondus enchaînés, tandis que Jeanne Moreau lit en voix-off le récit qu'en a fait l'historien hébreu Flavius Josèphe. Un narrateur américain reprend ce texte en anglais, créant un effet de chambre d'écho qui suggère une similitude entre le passé et le présent. Près de deux millénaires se sont écoulés, les armes ont certes changé mais, au désespoir de Gitai, la barbarie persiste.

Le film montre à quel point la vie du cinéaste de 59 ans - de deux ans le cadet de l'Etat d'Israël - est inextricablement liée à l'histoire de son pays déchiré par les guerres. Pour quiconque ignorerait son œuvre ou son statut de réalisateur israélien majeur, le film est quelque peu ardu. Nombre de scènes arrivent sans introduction ni explication. Tantôt, des membres de sa famille apparaissent dans leur propre rôle, tantôt ils sont incarnés par des acteurs. Le film se développe tel un monologue intérieur, une chaîne associative de souvenirs qui ne s'embarrasse guère d'enchaînements narratifs.

Né en 1950, Amos Gitai a fait la Guerre de Kippour en 73. Dans le film, on le voit revenir sur un champ du plateau du Golan où s'était écrasé son hélicoptère touché par un missile syrien. Il y fait le récit détaillé du crash. Homme de gauche, il a eu des ennuis avec les autorités à la suite de la censure partielle de son documentaire *Journal de campagne* qui, en 1983, portait un regard critique sur la guerre du Liban. Il a dû quitter le pays et s'est installé à Paris pendant dix ans.

Bien que n'étant pas un film ouvertement politique, Carmel est une expression passionnée de l'angoisse du cinéaste de vivre dans un pays en état de guerre permanent. Une scène qui le montre en conversation avec un homme dans une station-service, chacun parlant sans écouter l'autre, évoque ainsi un climat politique où des individus aux convictions opposées et affirmées sont enfermés dans des dialogues de sourds.

Mais ce film est aussi une chronique familiale impressionniste et tendre. La caméra s'attarde sur le beau visage de Keren Gitai, la fille du réalisateur, tout comme elle nous rend témoins d'une rencontre aussi brève qu'intense entre lui et son fils Ben, soldat israélien, sur fond de hip-hop furieux.

Une grande douceur se dégage du film lors de la lecture de lettres écrites par Efratia, la mère d'Amos, décédée il y a cinq ans. Lues tour à tour par Rivka, l'épouse du cinéaste et par

l'actrice Keren Mor, elles regorgent de souvenirs et de descriptions de voyages qui dépeignent une cosmopolite au coeur débordant d'amour pour sa famille. Vers la fin du film, la lecture des lettres s'accompagne de photos d'un clan familial joyeux, paraissant peu soucieux de la guerre.

En somme, Carmel est un dialogue entre guerre et paix. Il s'achève sur une note au désespoir assourdissant, portée par le chant des membres d'un groupe de punk-rock, Ha Yehudim. « Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ? » Hurlent-ils dans un désarroi croissant. Il n'y a pas de réponse.

Stephen Holden / The New-York Times / le 13 janvier 2010

## Amos Gitai

Amos Gitai est né à Haïfa, en Israël. Il est architecte diplômé du Technion (Haifa, Israël) et a obtenu un PhD d'architecture à Berkeley University (Californie, USA). Il participe à la guerre de Kippour en 1973, au cours de laquelle il est blessé. Attiré par la réalisation, il devient cinéaste en 1980 avec *House*. Il réalise dès lors de nombreux films, fictions et documentaires. Ses films lui valent une considérable reconnaissance internationale, consacrée par de nombreux prix dans les plus grands festivals. Quatre de ses films sont présentés en compétition au Festival de Cannes (*Kadosh*, *Kippour*, *Kedma*, *Free Zone*), quatre autres à la Mostra de Venise (*Berlin Jérusalem*, *Eden*, *Alila*, *Terre promise*). Amos Gitai a mis en scène pour le théâtre *La Guerre des fils de lumière contre les fils des ténèbres* au Festival d'Avignon en 2009 puis au Théâtre de l'Odéon en 2010, et proposé des installations vidéo (notamment *News from Home*, *News from House* à Berlin en 2006, *Citations* à Bordeaux en 2009). Plusieurs ouvrages ont été publiés sur son œuvre en Angleterre, en France, en Italie, au Brésil, en Allemagne, en Espagne, au Japon et en Israël. De nombreuses rétrospectives intégrales de son œuvre ont été montrées dans le monde, et notamment à Londres (British Film Institute, 1989), à Paris (Centre Pompidou, 2003), à São Paulo (2004), à Berlin (2006), à New York (Museum of Modern Art, 2009), ainsi qu'à Moscou, Tokyo et Jérusalem. Fait Chevalier des Arts et Lettres en 2000, il a reçu le prix Rossellini en 2005 et en 2007, ainsi qu'un Léopard d'Honneur décerné par le Festival de Locarno en 2008. Il réside principalement à Haïfa et à Paris.

### FILMOGRAPHIE SELECTIVE

- 2010 *Roses à crédit*
- 2009 *La Guerre des fils de lumière contre les fils des ténèbres*
- 2009 *Carmel*
- 2008 *Plus tard, tu comprendras*
- 2007 *Désengagement*
- 2007 *Le Dibbouk de Haïfa (court métrage)*
- 2005 *Free Zone*
- 2006 *News from Home, News from House (Documentaire)*
- 2004 *Terre promise*
- 2003 *Alila*
- 2002 *Kedma*
- 2002 *11'09"01 (court métrage)*
- 2001 *Eden*
- 2001 *Wadi Grand Canyon (documentaire)*
- 2000 *Kippour*
- 1999 *Kadosh*
- 1998 *Yom Yom*
- 1998 *Zion, auto-émancipation (documentaire)*
- 1998 *Bait be Yerushalayim (Une maison à Jérusalem / documentaire)*
- 1998 *Tapuz (Orange / documentaire)*
- 1997 *Kippour, souvenirs de guerre (documentaire)*
- 1997 *Guerre et paix à Vesoul (documentaire coréalisé avec Elia Suleiman)*
- 1996 *Milim (documentaire)*
- 1996 *Zirat Ha'Rezach (L'Arène du meurtre / documentaire)*
- 1995 *Devarim*

- 1994 Donnons une chance à la paix (documentaire)
- 1994 Au nom du Duce / Naples Rome (documentaire)
- 1993 Le Jardin pétrifié
- 1993 Dans la vallée de la Wupper (documentaire)
- 1991 Wadi, dix ans après (documentaire)
- 1991 Golem, l'esprit de l'exil
- 1990 Naissance d'un Golem. Carnet de notes
- 1989 Berlin Jérusalem
- 1987 Brand New Day (documentaire)
- 1986 Esther
- 1984 Bangkok-Bahreïn, travail à vendre (documentaire)
- 1983 Ananas (documentaire)
- 1982 Yoman Sade (Journal de campagne / documentaire)
- 1981 Wadi (documentaire)
- 1980 Bait (La Maison / documentaire)



## **LISTE ARTISTIQUE**

Avec  
Keren Mor  
Makram Khoury  
Ben Gitai  
Keren Gitai  
Assi Dayan  
Amos Lavie  
Rivka Gitai  
Hillel Luski  
Amos Gitai

Voix  
Jeanne Moreau  
Jérôme Koenig  
Samuel Fuller  
Enrico Lo Verso  
Macha Itkina

## **LISTE TECHNIQUE**

Scénario et réalisation  
Photographie  
Son  
Décors  
Costumes  
Montage  
Producteurs  
Directeur de la fiction d'ARTE France  
Production  
Coproduction

Amos Gitai  
Stefano Falivene  
Michel Kharat  
Miguel Markin  
Laura Shein  
Isabelle Ingold  
Laurent Truchot, Amos Gitai, Michael Tapuach  
François Sauvagnargues  
AGAV Films  
ARTE France, Global Média, Hamon Hafakot, Intereurope  
Avec la participation du CNC

France - 2009 - 1h32

## **MUSIQUE**

GUSTAV MAHLER / Symphonie N° 1  
SIMON AND MARKUS STOCKHAUSEN / the War of the Sons of Light against the Sons of Darkness  
NAWAL AL ZOGHBI / Yama Alou  
YEHUDIT RAVITZ / Grey  
VINCENZO BELLINI / Casta Diva (Norma)  
"DAG NAHASH" / Shir hastiker  
JEAN-SÉBASTIEN BACH / Variation Goldberg N°10 BWV988 - Fughetta  
LEDISI / Blues in the night  
NINET TAYEB / Lo Yacholti Laasot Klum  
HA YEHUDIM / Winds Of War

# Efratia Gitai

## Correspondance 1929-1994

Efratia, comme les femmes de sa génération nées sur la terre d'Israël, n'est pas une femme de la diaspora. Elle n'est pas non plus israélienne. Israël n'existe pas encore. Cette génération va inventer son appartenance.

Efratia a écrit des lettres toute sa vie. Très tôt, elle les a conservées, comme pour retenir des moments de son histoire, comme si l'intime incarnait le destin de cette terre.

Cette correspondance raconte la vie d'une femme, Efratia, ma mère, ses réflexions intimes et ses hésitations de jeune fille, sa soif d'indépendance, ses débats passionnés avec son père sur le destin de son pays, l'amour, le culte de l'amitié et la maternité, puis les deuils, la vieillesse, les moments de trouble.

J'entends encore sa voix, son hébreu archaïque de fille de travailistes qui voulaient que leur enfant parle un hébreu moderne, de notre temps.

Amos Gitai



Hors-série Haute enfance  
26 euros  
ISBN 978-2-07-077679-5



10-X A77679

*urf*

# Efratia Gitai

## Correspondance 1929-1994

Gallimard

